

DES PARENTS, DES ENSEIGNANTS FONT DES HISTOIRES : CROIRE LE MONDE À SON IMAGE

Marie-Fabienne DESPREZ
R.A.S.E.D.¹ Roubaix

A chaque fois que j'ai un entretien avec des parents d'élèves j'ai l'impression confuse d'assister à une histoire douloureuse.

Il faut dire que ces parents sont des parents « d'élève en difficulté » : je suis rééducatrice en RASED et j'interviens quand l'élève résiste à toutes les tentatives pédagogiques (sans que pour autant une déficience intellectuelle soit supposée en être la cause).

Le but de mon action est d'aider l'élève à trouver (ou retrouver) du sens aux apprentissages. Les rééducations se font avec l'accord et si possible le concours des parents. Alors je les rencontre (souvent plusieurs fois) pour rappeler le point de vue de l'enseignant, pour écouter le leur, pour leur proposer mon aide à leur enfant.

Oui à chaque fois, j'ai l'impression de participer à une histoire douloureuse : une histoire de gens qui font mal à d'autres gens.

Je sais pourtant qu' apprendre (et enseigner) est d'une certaine manière violente :

Aucun apprentissage n'évite le voyage. Sous la conduite d'un guide, l'éducation pousse à l'extérieur. Pars : sors. Sors du ventre de ta mère, du berceau, de l'ombre portée par la maison du père et des paysages juvéniles. Au vent, à la pluie : dehors

1. Les Réseaux d'Aides Spécialisées aux Elèves en Difficulté (RASED) créés en 1990 (Circulaire n° 90-082 du 9 avril 1990) se présentent comme un ensemble d'actions destinées à venir compléter celles des maîtres pour la réussite scolaire de tous les élèves. Les participants des RASED peuvent être des psychologues scolaires, des maîtres spécialisés chargés de CLAD (CLasse d'Adaptation) et des rééducateurs.

manquent les abris. Tes idées initiales ne répètent que des mots anciens. Jeune : vieux perroquet . Le voyage des enfants, voilà le sens nu du mot grec pédagogie. Apprendre lance l'errance².

On le sent bien, l'affaire n'est pas de toute douceur pour l'apprenant. L'Éducation, « l'entrée dans la culture » comme dit J. Bruner, implique des efforts, des prises de risque, des peurs, des renoncements, des abandons, des deuils... Mais cela est indispensable car c'est l'entrée dans la culture « qui donne forme à l'esprit, qui nous procure l'outillage grâce auquel nous construisons, non seulement les univers dans lesquels nous évoluons, mais aussi la conception même que nous avons de nous-même et de notre capacité à y intervenir³ ».

Si l'éducation, l'entrée dans la culture, se réalise au travers multiples institutions⁴ (la famille, les clubs de loisirs, la télévision, le voisinage, la « bande » de copains...), elle se réalise aussi et de manière particulière à l'École : « sous la conduite d'un guide », l'enseignant. Il va s'agir d'aider l'élève à découvrir les savoirs de sa communauté, à les faire siens, les discuter ou les rejeter. Une relation singulière va être créée, la relation pédagogique, « cette rencontre entre des personnes vivantes et désirantes, cet ensemble de phénomènes affectifs, de transferts et de contre-transferts⁵ ». Car l'activité cognitive ne peut se passer du désir qui émergera d'une alchimie complexe de sentiments, de pulsions contradictoires, où se croiseront des tentations de prendre et de rejeter, de voir et d'ignorer, où s'établiront des phénomènes d'identifications, de séduction, d'attrance et de répulsion...

Forcément la relation pédagogique ne s'établit pas sans difficultés, sans passion, sans quiproquo. Des élèves qui s'agitent, inquiets, réclamant l'ancienne tranquillité, tout en voulant s'essayer à de nouvelles expériences et des enseignants qui s'inquiètent, agacés, exigeant des attitudes paradoxales (soumission et esprit d'initiative, discipline et autonomie), des enseignants qui vont travailler farouchement à l'acquisition de nouveaux savoirs, s'appuyant sur l'affection que leur portent les élèves tout en ayant de cesse à la réduire, à la tenir à distance, à la distinguer des savoirs eux-même. Parce que la relation pédagogique est un lien mais ce lien est un lien social et non un lien de sang. Elle symbolise les antinomies de l'éducation : il s'agit de se séparer (quitter la famille, le groupe affectif) et d'établir une nouvelle filiation (un lien social), il est question d'aliénation, c'est à dire appartenir à un autre, à devenir autre et d'émancipation c'est à dire une appropriation, une prise en main.

Pour l'enseignant aussi, cela implique des efforts, des prises de risque, des peurs, des renoncements, des abandons, des deuils... D'une certaine manière, on peut dire

2. M. Serres, *Le tiers instruit*, Editions F. Bourin, 1991, p. 28.

3. J. Bruner, *L'éducation, entrée dans la culture*, Editions Retz, 1996, p. 6

4. Le terme « institutions » étant entendu comme l'ensemble des formes ou structures sociales, telles qu'elles sont établies par la loi ou la coutume.

5. P. Meirieu, *Apprendre... oui mais comment ?*, ESF éditeur, 1990, p. 81.

que l'enseignant et l'apprenant vont donc, chacun à leur place, se faire violence et faire violence.

Oui je sais que c'est douloureux parfois. Mais cette douleur est la conséquence à mes yeux d'**une violence légitime**. Ce n'est pas seulement de cela dont il est question quand je rencontre des parents. Non, il s'agit d'autre chose... de ce que j'appellerais, moi, **violence culturelle**.

Mais comme il convient d'être clair sur les mots que l'on emploie voici des récits d'entretiens avec des parents retranscrits, bien sûr, tels que je les ai vécus.

LA MERE D'OPHELIE RIT

La maîtresse dit avoir tout essayé. Elle se sent maintenant parfaitement dépourvue face à Ophélie.

Ophélie, donc, a sept ans. Malgré un cours préparatoire difficile, elle est passée au CE1 qu'elle fréquente depuis trois mois.

La difficulté se situe au niveau de la langue, orale et écrite. Ophélie a « une très mauvaise articulation », ses phrases sont de construction approximative. Elle donne même l'impression parfois de ne pas comprendre ce qu'on lui dit. Elle ne sait pas lire.

La maîtresse a mis en place un fichier d'exercices individuels plus faciles, plus adaptés aux compétences d'Ophélie, elle reprend avec l'élève seule des notions mal intégrées... Les résultats sont décevants. Ophélie s'arrange toujours pour éviter de réfléchir : elle répond au hasard, elle fait faire en catimini par un camarade...

L'enseignante remarque que les parents ne semblent pas conscients du problème. Ils n'ont toujours pas entrepris de bilan orthophonique (malgré les conseils réitérés depuis trois ans par les enseignants successifs). Quand l'enseignante leur parle du travail de leur fille, ils minimisent les difficultés, semblent s'amuser du langage enfantin d'Ophélie... « D'ailleurs, me précise l'enseignante, pour qu'ils se rendent compte, je donne maintenant à Ophélie les mêmes devoirs qu'aux autres élèves ! Moi, je sais parfaitement qu'elle ne saura pas le faire ! C'est pour que les parents mesurent l'étendue du désastre ! »

Mais, là encore, un échec pour l'enseignante : le matin Ophélie vient en classe avec des devoirs parfaitement réalisés ! Elle est sûre que ce sont les parents qui font les devoirs.

Le jour du rendez-vous, la maman arrive seule. Elle ressemble à sa fille : un physique un peu rond, une allure joyeuse. Je résume les difficultés évoquées par l'enseignante... Oui oui elle sait, on lui en a déjà parlé de l'*ortho... orthosonique...* (elle s'excuse en riant de ne pas bien savoir dire le mot). En maternelle déjà, les maîtresses lui en parlaient ! (La preuve qu'elle sait !) « C'est pour apprendre à ma fille à mieux parler » (La preuve qu'elle sait !) D'ailleurs, ils en discutaient encore hier soir avec son mari qu'ils allaient se renseigner. « Mais, me demande-t-elle, elle parle si mal que ça ma fille ? Parce que, avec mon mari, sûrement qu'on a l'habitude alors on fait pas attention ... » Oui, je confirme, Ophélie gagnerait sûrement beaucoup à travailler avec une orthophoniste qui l'aiderait à la fois dans le langage oral mais également dans le langage écrit. La mère est étonnée. Elle ignorait que les *ortho...sonistes*, là (rires), ils apprenaient à lire aux enfants ! Ça, elle savait pas ! Elle croyait que c'était à l'école... Elle allait en parler avec son mari et pas plus tard que demain ils iraient en voir un parce que sa fille, elle a beaucoup de difficulté à

l'école ! Son mari et elle, ils savent plus quoi faire pour l'aider ! Ils ont peur que la petite attrape des complexes. Le pire, c'est au moment des bulletins ! C'était déjà comme ça l'an dernier : Ophélie est chaque fois classée la dernière. Les autres se moquent d'elle.

La mère laisse un silence et reprend, mi-rieuse, mi-gênée : « Vous ne pourriez pas dire à la maîtresse qu'elle fasse quelque chose pour que les autres ne se moquent plus de ma fille au moment des bulletins ? Si vous pouvez... si ça vous dérange pas... »

Sinon, à la maison, Ophélie est une petite fille qui ne tient pas en place, toujours en mouvement, jamais longtemps sur la même activité. Elle dit que sa fille est peut-être un peu *bébé*, qu'elle a peut-être décidé de ne pas s'en faire. Quoique ! Elle a peur que ce ne soit qu'une façade. Elle dit qu'elle et son mari ne savent plus quoi faire. Ils sont très proches de leur enfant, ils veulent l'aider, ils l'encouragent, veillent aux devoirs... Elle se demande finalement s'ils n'en font pas trop. Ils devraient peut-être la laisser... Mais quand ils la laissent, elle ne fait rien. Ils ont peur qu'elle ait des ennuis à l'école...

Elle s'arrête un instant, semble réfléchir...

Elle reprend en disant que la maîtresse a dit qu'Ophélie doublerait son CE1 l'an prochain. Elle rit et dit que ce sera peut-être un mieux. Il reste que pour cette année (c'est vrai que nous ne sommes qu'à la fin du premier trimestre) elle ne sait pas comment faire pour les devoirs à la maison : Ophélie ne sait pas les faire. Forcément les devoirs durent tard dans la soirée. Alors ? Doit-elle aider sa fille ? Doit-elle lui faire recommencer, si, comme à chaque fois, ils sont ratés ? Parce qu'elle a peur...

« Finalement, dit-elle en riant, je me demande si c'est pas moi qui devrait aller voir un spécialiste... » Je lui réponds que, c'est vrai, parfois on se demande si la solution ne passerait pas par un club de yoga pour les mères, les institutrices et les rééducatrices... On rit ensemble.

On se met d'accord sur le projet d'aide. Avant de se quitter, elle me demande si je peux lui donner le nom d'un bon *orthosoniste* qui apprendrait à lire à sa fille.

C'est sûr que dans cette histoire, je ressens les effets douloureux de la violence légitime inhérente à l'apprentissage, *a fortiori*, quand l'apprentissage se fait difficilement. Mais, il me semble qu'il y a encore autre chose...

Je poursuis.

AKIM N'EST PAS MOTIVE

Akim a sept ans. Il est au CE1. Sa maîtresse juge ses résultats assez faibles globalement mais elle note qu'il sait à peu près lire. Si l'orthographe est désastreuse, la compréhension de lecture est bonne mais lente. En fait, voilà le problème : Akim est lent ! Il ne travaille que sous la menace (menace de retenue par exemple) et la punition. Il manque parfaitement d'autonomie, tout seul il ne fait rien. C'est un paresseux !... « En fait, dit la maîtresse songeuse, il a aussi un problème de motivation. Il ne voit pas le sens des activités scolaires. D'ailleurs, il ne voit pas le sens de l'école ».

La maîtresse précise qu'Akim est d'évidence un enfant laissé à lui-même. Il n'obtient manifestement à la maison ni aide, ni encouragements. La maîtresse a plusieurs fois convoqué la mère qui n'est jamais venue. « L'an dernier, c'était le même problème ! Akim devait porter des lunettes, la mère ne vient de les lui acheter que depuis

quelques jours. Et il suffit de regarder l'épaisseur des verres pour se rendre compte que ce n'était pas du luxe ! »

Le jour où je devais rencontrer la mère d'Akim, je croise la directrice de l'école. Je l'informe du rendez-vous. Elle me dit que la mère d'Akim fait un enfant tous les deux ou trois ans pour pouvoir profiter d'une allocation. Mais que, « manque de bol ! elle vient de faire une fausse couche ». Elle rit et me souhaite bon courage. « D'ailleurs, ajoute-elle, ça m'étonnerait qu'elle vienne aujourd'hui : ça fait deux ans qu'elle n'est pas rentrée dans l'école ! »

Dans la cour Akim m'annonce, joyeusement que sa mère va venir me voir...

Elle ne vient pas. Akim précise qu'il pensait qu'elle viendrait.

Et puis, alors que nous n'y croyions plus, la mère arrive. Dire qu'Akim était radieux est peu dire !

La mère, accompagnée de Sofian âgé de deux ou trois ans, dit qu'elle vient juste de se réveiller de la sieste, qu'elle est fatiguée depuis la mort de son bébé...

Elle parle un français approximatif mais je la comprends bien.

Je commence à expliquer la raison de notre rencontre, la demande de la maîtresse...

Elle m'interrompt et commence à sermonner Akim. Il doit bien travailler ! C'est important, l'école ! Après on peut trouver du travail, en plus on ne se perd pas dans les rues. J'interviens, précise un peu. En fait, Akim travaille mais il semble un peu triste, il ne semble pas voir l'intérêt de ce que l'on propose en classe. Ah, ça, elle comprend ! Elle même, quand elle allait à l'école... « Hein, Akim ? maman, elle comprend pas les choses de l'école ? » Akim hoche la tête. La mère continue, elle ne peut pas aider son fils parce qu'elle-même ne sait pas lire. Bien sûr sa fille aînée réussit pas mal à l'école mais elle a beaucoup de devoirs et elle n'a pas beaucoup de temps pour s'occuper de ses frères et soeurs.

Elle rit et dit, en regardant son fils avec beaucoup de fierté, qu'il a insisté, insisté... pour qu'elle vienne aujourd'hui me voir. Elle rit et dit, comme si elle venait de s'en rendre compte, qu'elle n'a jamais vu la maîtresse d'Akim.

Je lui dis qu'Akim est intéressé par les livres et les histoires qu'ils contiennent. Elle rit et dit, pensive, qu'elle devrait peut-être lui en acheter des livres... Je dis qu'il y a dans la ville une bibliothèque municipale, que c'est un service gratuit. Ah oui, c'est vrai ! Finalement, elle sait ! Sa fille aînée la fréquente. Elle dit à Akim que s'il est gentil elle l'autorisera à aller à la bibliothèque. S'il est très gentil !

Elle est tout à fait d'accord pour que j'aide Akim. Toutes les aides sont les bienvenues, vu qu'elle, elle ne peut pas aider Akim...

Bon, puisqu'elle est là, elle se demande si elle ne devrait pas aller saluer la maîtresse d'Akim. Cela me semble une bonne idée. Akim est aux anges. Avant d'entraîner fièrement sa mère vers sa classe, il vérifie : « Maman, tu as inscrit Sofian à l'école maternelle ? » Oui oui, c'est bon. Elle vient juste de l'inscrire.

C'est sûr que dans cette histoire, je ressens les effets douloureux de la violence légitime inhérente à l'apprentissage, *a fortiori*, quand l'apprentissage est difficile. C'est sûr que dans cette histoire je ressens aussi les traces de la brutalité, du mépris (malheureusement fréquent dans les écoles), de ce que l'on pourrait appeler simplement la **violence illégale**.

De quoi s'agit-il ? La relation s'engage mal, l'enseignant est nerveux...

Punitions, insultes, coups, humiliations.

- « Pas de récré ! Collé ! A copier ! Puni !
- Ignorant ! Inculte ! Sauvage ! Fainéant ! Espèce de... ! Petit... ! Pauvre.. !
- Zéro sur vingt ! Quinze fautes ! Pas compris ! Pas appris !
- Mal dit, barbarismes, pas français ! »

Au vent, à la pluie : dehors manquent les abris.

Bruits de chaises. Cris. Bruits de gifles. Délits.

Murmures en salle de maîtres :

- « Les parents ! Assistés ! Alcooliques !
- Pas d'argent ? Et pourtant belle voiture...
- Feraient moins de gosses ! Font des gosses pour les alloc'
- Démissionnent ! S'en foutent ! Comprennent rien ! Tarés ! Débiles !
- Pas français ! Frisés, basanés, bamboula⁶ ! »

Sors du ventre de ta mère, du berceau, de l'ombre portée par la maison du père et des paysages juvéniles.

Murmures en salle de maîtres mais murmures entendus par l'apprenant.
Forcément. Par les sous-entendus. Délits.

L'enseignant quitte sa place de guide. Il devient inquisiteur. Que l'on résiste à sa christianisation et c'est le procès ! Impies, païens, sorciers au bûcher... L'enseignant est violent, il doit être sanctionné.

C'est vrai que dans l'histoire d'Akim il y a quelques traces de tout cela... Mais, il me semble qu'il y a encore autre chose...

Je poursuis...

LA GRAND-MÈRE DE MICKAEL

Depuis plusieurs années déjà, Mickaël est un mauvais élève : conseils ont été donnés maintes fois à la famille d'inscrire Mickaël dans un établissement spécialisé. Mais la famille refuse. Alors, Mickaël, à 11 ans, fréquente un CE1 et son instituteur ne supporte plus son comportement provocateur. Il m'explique : Mickaël ne travaille pas, il n'est pas du niveau de la classe. Il sait un petit peu lire et c'est tout ! En outre, il perturbe la classe par des actions diverses, jets de stylos, sifflements, petits cris... Le maître dit avoir tout essayé : encouragements, valorisations, menaces, punitions, coups même ! Ça ! Il regrette de le dire, mais c'est comme ça ! « Il cherche sa baffa, il la trouve ! » Quoiqu'il en soit, toutes ces tentatives se sont avérées vaines ou, pire, ont exacerbé les tensions. Il a convoqué la famille. C'est la grand-mère de Mickaël qui s'est présentée. Elle a expliqué que la mère de Mickaël est handicapée mentale et que c'est elle, la grand-mère, qui est tutrice légale. L'enseignant lui a

6. « Enfin, je tiens à attirer l'attention sur l'urgence de lutter contre le racisme qui commence à gangrener le système scolaire (...) Aujourd'hui, un seuil a été franchi puisqu'on entend dans les établissements scolaires des discours ouvertement racistes. Quand entendrons-nous une parole politique forte et insistante sur cette question ? », cf. L'intervention de B. Charlot « Quelle relance pour les ZEP ? » dans *Les assises nationales des ZEP*, INRP - Centre A. Savary, Académie de Rouen, 1998, p. 2.

exposé la situation. La vieille dame s'est mise à pleurer, ce qui l'a bouleversé lui. D'ailleurs, il se demande encore comment il s'est retenu de mettre une gifle à Mickaël. Il lui a juste dit que lorsque l'on a une grand-mère aussi dévouée, on montre sa gratitude en travaillant bien à l'école. L'enseignant a évoqué une nouvelle fois la possibilité d'une orientation dans un établissement spécialisé mais la grand-mère a éludé la question. « Elle paraît peu consciente de la situation », ajoute l'enseignant. J'invite la grand-mère à me rencontrer.

Elle arrive en s'appuyant sur une canne, mais on voit qu'elle n'est pas vraiment fragile. Mickaël l'accompagne. La grand-mère a manifestement l'habitude de ce genre d'entretien et parle immédiatement de l'histoire familiale. Elle dit qu'elle est en retraite depuis de nombreuses années maintenant mais qu'auparavant elle a toujours travaillé dans une usine textile du quartier. Elle raconte qu'à la mort de son mari, sa fille (la mère de Mickaël) était bien jeune et « qu'elle a été traumatisée ». Jusqu'à lors, elle avait eu un développement normal mais à la disparition de son père, elle est restée un long moment mutique et prostrée.

La mère de Mickaël a donc été orientée vers un établissement spécialisé.

La grand-mère reste persuadée que cela fut une énorme erreur. Sa fille n'était pas handicapée, en tous cas pas « handicapée de naissance ». En outre, dans ce genre d'établissement, elle n'aura appris que deux choses : faire le ménage et danser ! La grand-mère jure qu'elle ne referra pas la même erreur avec Mickaël.

La grand-mère parle du père de Mickaël : elle dit que c'est un sale type ! Un alcoolique ! Et violent, avec ça ! Elle évoque ce qu'il a fait subir à elle-même, à sa fille, à Mickaël et à sa petite soeur.

Sa fille est irresponsable, elle est incapable de s'occuper de ses enfants. Ils ont failli être placés en foyer DASS... mais finalement elle en a obtenu la garde.

Elle a fait stériliser sa fille, en accord avec le médecin de famille qui craignait que les grossesses se multiplient. « Elle était partie, précise-t-elle, pour faire une équipe de football ! Mais moi, j'ai dit que je ne voulais pas en être l'arbitre ! » La formule fait rire la grand-mère mais pas Mickaël. Il se met à pleurer en disant qu'il est fatigué.

Justement ! Comment est-il Mickaël à la maison ? Oh !, ce n'est pas un méchant garçon. Il y a juste qu'il ne veut pas aller se coucher tôt ! Et puis, il fait des crises quand sa mère sort le week-end pour aller danser...

Mickaël est extrêmement gâté par ses nombreux oncles et tantes, il est couvert de cadeaux ! Mais il a rien à son père qui ne vient jamais le voir.

Ce qu'il aime ? La télé et surtout les documentaires portant sur le monde animal. D'ailleurs, il voudrait faire vétérinaire. Pourquoi pas ! « Ch't un méti com' un aut⁷ ! »

Le problème, c'est son comportement à l'école. Elle a vu le maître qui lui a tout expliqué. Ça, c'est sûr qu'il doit travailler pour pas devenir un bon à rien comme son père. Malgré tout, il sait quand même lire, c'est pas comme sa mère ! Faut dire qu'ils lui ont jamais appris à elle ! Ça, elle regrette ! Et puis, Mickaël n'aura pas de cadeaux à Noël si son maître continue à se plaindre. « A l'fabrique, chéto l'même pour les ouvris : In d'vo travailler et ch'taire.⁸ »

7. C'est un métier comme un autre !

8. A l'usine, c'était le même pour les ouvriers. On devait travailler et se taire.

Là encore, dans cette histoire, je ressens les effets douloureux de la violence légitime inhérente à l'apprentissage, *a fortiori*, quand l'apprentissage se fait difficilement. C'est sûr que je perçois aussi les traces de la brutalité de la violence illégale... Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi ce que l'on pourrait appeler de **la violence culturelle**.

Alors ce serait quoi la violence culturelle ? Sans doute le résultat complexe de chocs complexes des complexités de la culture. Je ne suis en fait capable que de l'évoquer au travers, par exemple, les entretiens avec les parents ou de la parler en termes hypothétiques d'un processus : celui de la peur.

Le parent a peur pour son enfant, peur d'être finalement mauvais parent, peur d'être supplanté, déchu, relégué, peur de l'Ecole, peur de l'inconnu, d'un jugement, d'une condamnation, peur tout compte fait d'avoir mal, d'être triste... Alors face au danger, il va élaborer un système de défense : fuite (comme la mère d'Akim qui ne vient plus à l'école), évitement (comme la grand-mère de Mickaël qui devient sourde quand on lui parle d'orientation), stratégies de camouflage (comme la mère d'Ophélie qui fait les devoirs de sa fille)...

De la même manière, l'enseignant est menacé, et d'abord dans son identité professionnelle : il est enseignant et il ne peut enseigner !⁹

Il a peur aussi de voir bousculer les valeurs auxquelles il tient : ses représentations de L'Ecole (« pour tous », républicaine, égalitaire), de la Famille (le rôle des parents, protecteurs, disponibles, ambitieux pour leur enfant...).

Il a peur pour lui, pour l'élève. Alors face aux dangers, lui aussi doit élaborer un système de défense : s'il n'attaque pas rageusement (violence illégale), s'il ne démissionne pas, autrement dit s'il reste enseignant, il ne peut qu'agir.

Il va chercher à produire du sens, à inférer, à dépasser les données directement observables de la situation pour l'expliquer, pour la comprendre et pour y adapter son comportement. Ce qui va revenir à remonter la chaîne des effets et des causes. L'enseignant va donc quitter son rôle de guide qu'il ne peut plus tenir et se mettre à décrire l'élève, chercher en lui les causes de sa difficulté scolaire. Très vite, et c'est normal dans cette recherche d'origine, il tombera sur les parents. Ayant ainsi élaboré une hypothèse explicative, il pourra conclure une prescription :

- « N'apprend pas parce que pas assez intelligent. Etablissement spécialisé.
- Pas motivé en classe parce que pas motivé à la maison. Parents pas conscients des enjeux scolaires...
- Parce que pas autonome, pas mature ! Trop gâté, trop couvé ! Faut arrêter !
- N'apprend pas parce que parle mal : orthophonie, suivi psychologique, cours de langue française et d'alphabétisation pour les parents.

9. J'ai souvent vécu cette situation où en tant qu'enseignant, il fallait surtout renoncer pour un temps incertain à enseigner, ou pour le dire autrement, où enseigner consistait à attendre, écouter, penser... Cela engendre un sentiment de malaise, de culpabilité... Quelque chose qui peut s'apparenter à ce qu'il est convenu d'appeler *l'injonction paradoxale* : « Sois enseignant et n'enseigne pas ! » ...A rendre fou !

- N'apprend pas parce que trop agité, pas concentré, indiscipliné. Manque de cadres à la maison. Faudrait que les parents comprennent qu'éduquer, c'est donner des repères.
- Parce que fatigué, couché trop tard, trop de télévision.
- Pas de livres à la maison...
- Trop de chips! »

Et comme on ne peut en rester là, qu'il faut agir, la prescription va être communiquée à son destinataire. Il s'agira dans ce cas, de *voir*, de *rencontrer* ou de *faire venir* les parents à l'école pour *expliquer*, *faire comprendre*, *montrer* ou *conseiller*¹⁰.

Le message pourra transiter par l'enfant lui-même (« Faut dire à tes parents que tu dois voir un orthophoniste... »). Parfois le discours se fera plus trouble : il va déchoir les parents (« Si tes parents ne veulent pas, toi, de toi-même, tu dois... »)

Qu'importe le moyen de communiquer le message puisque c'est le message lui-même qui est violent. Il est le résultat d'un raisonnement élaboré sur ce qui, au départ, n'était qu'une **hypothèse**, et qui dans le cheminement de la pensée, a pris l'allure d'une **vérité**.

Le jeu est d'autant plus risqué que l'on pose l'hypothèse à partir de ses propres cadres sociaux et symboliques, et qu'on le veuille ou non, ils ne sont pas universels.

Que fait le bon parent quand les résultats scolaires sont insuffisants ? Il discute avec l'enfant, l'aide ou le rappelle à l'ordre. Il rencontre l'enseignant, cherche à comprendre... Il envisage un soutien extérieur (cours particuliers), ou bien encore il s'interroge sur une nouvelle orientation adaptée à sa progéniture...

Que fait le bon parent si l'Ecole conseille de consulter un pédiatre, un orthophoniste, un ophtalmologiste... Il prend rapidement rendez-vous. Bravo ! C'est bien.

Pourtant le monde n'est pas à son image. D'autres parlent, agissent différemment. Ils ont sûrement leur(s) raison(s). Ainsi, par exemple, on peut supposer que la mère d'Ophélie pense que ce sont les mères qui apprennent à parler à leurs enfants et qu'elle n'est pas prête à renoncer à ce rôle. Peut-être qu'elle pense que c'est aux instituteurs à apprendre à lire aux élèves... Peut-être que c'est pour cela que le bilan orthophonique n'a pas été entrepris plus tôt. Peut-être...

Peut-être que la mère d'Akim a, depuis son enfance, appris à se résigner définitivement à ne jamais comprendre *les choses de l'école*. Peut-être aussi qu'elle a appris, dans son corps et dans son porte-monnaie, que le temps qui passe est rythmé par les naissances. Ainsi, l'unité ne serait ni l'heure, ni le jour, ni l'année scolaire mais les deux années qui séparent les grossesses. Peut-être, qu'alors, trois ans pour un rendez-vous chez l'ophtalmo. et une visite chez l'opticien ce n'est pas si long ?

Peut-être que la grand-mère de Mickaël a des raisons pour s'être construite des représentations fausses : des établissements spécialisés où l'on n'apprendrait qu'à

10. Notons quand même que « ce droit d'ingérence éducatif est dissymétrique : les parents se voient donner des conseils sur la manière de faire avec leurs enfants mais les enseignants n'aiment pas qu'on leur dise ce qu'ils ont à faire ». (B. Lahire, *Tableaux de famille*, Gallimard, 1995, p. 273).

nettoyer et danser, des écoles où l'on devrait travailler et se taire, comme à l'usine... Peut-être.

A ce jeu des *peut-être*, on pourra, peut-être, se garantir de l'erreur de raisonnement évoqué plus haut, de prendre une hypothèse pour une vérité.

Et puis, bien sûr, on peut sans doute s'entraîner à la **décentration**, opération mentale qui consiste à changer de point de vue pour comprendre celui de l'autre *et* à réfléchir sur ses propres cadres de pensées, sociaux et symboliques (chacun a ses propres croyances) qui ont été mis en oeuvre pour imaginer l'autre...

Bien sûr... mais tout cela n'est pas si facile qu'il n'y paraît. Alors, en guise de conclusion, voici une autre manière de faire, de voir, de travailler : celle de la maîtresse de Kévin. Son « truc » à elle est finalement simple, elle pratique le **respect**. Et quand la maîtresse de Kévin dit qu'elle **ne comprend pas** l'attitude de certains parents, cela ne veut pas dire, comme souvent, qu'elle ne la **tolère pas**. Elle reconnaît simplement ses limites. « Je ne sais pas ce que je ferais à leur place... je ne sais d'ailleurs pas qu'elle est leur place, leur situation... »

EN GUISE DE CONCLUSION : KEVIN , SES PARENTS, LES GENS DE SON ECOLE.

Kévin a cinq ans et demi. Ses résultats ne sont vraiment pas suffisants pour envisager un CP à la rentrée prochaine. La maîtresse explique que Kévin est un enfant qui paraît angoissé. Il réalise chaque activité avec fébrilité, de manière hésitante. L'école et divers services sociaux ont conseillé l'an dernier à la famille de consulter auprès de services extérieurs afin d'établir si une aide pourrait être mise en place pour Kévin.

La maîtresse est sûre que la famille a démarré un bilan l'année précédente mais elle pense que la démarche a été suspendue.

Elle dit que le père vient de sortir de prison depuis quelques semaines. On dit de lui dans le quartier que c'est un homme violent, la mère, elle-même le laisse aussi sous-entendre.

Elle dit que les parents ont sans doute des problèmes économiques (misère, chômage) et sociaux (impulsivité et violence du père), peut-être des difficultés à être parents... Elle pense qu'il faudrait que nous ré-essayons de mobiliser la famille mais elle pense qu'il conviendrait d'agir avec douceur. « La vie n'est sûrement pas facile pour eux, les bloquer ne rendrait service ni à eux ni à Kévin. Après tout, l'école, c'est important mais il ne faut pas oublier que l'on travaille avec des humains ».

Je propose à la famille de me rencontrer.

Je suis dans le hall de l'école. La mère s'adresse à moi : « J'ai une *réunion avec la rééducatrice ?* » *La maman est très jeune et menue. Elle a une petite figure toute pâle. Elle porte du rouge à lèvres. Elle est en compagnie de son fils et pousse un landau occupé par Céline, un gros poupon rieur d'environ deux ans. Elle manie son équipage avec la dextérité de l'expert : rabattre la capote, redresser le siège, retrouver la tétine, réajuster le bébé, lui mettre vivement la dite-tétine dans la bouche... Dans le couloir, je fais la conversation : Céline ressemble à Kévin surtout au niveau du regard. La mère est de mon avis mais nuance.*

La ressemblance tient à la forme des yeux. Oui c'est vrai. Quoiqu'il en soit, on tombe d'accord :

ce sont de beaux enfants. Elle ajoute qu'elle est à nouveau « tombée enceinte ». On entre dans ma salle. Je mets à la disposition des enfants des ballons, feutres, papier. On frappe à la porte, c'est le père : un solide gaillard, pataud et souriant. Il porte un anorak largement arraché sur le devant. Il bredouille quelques excuses pour son retard et on s'assoit pour parler.

Je rappelle les propos de la maîtresse : Kévin progresse mais il marque un gros retard. Il semble inquiet, angoissé... La mère m'interrompt : « Oui, oui, c'était déjà comme ça l'année dernière ». D'ailleurs, elle avait pris rendez-vous dans un service hospitalier. Elle avait emmené Céline, le bébé, car elle ne confie jamais ses enfants à quelqu'un ! Elle a été reçue par un pédiatre qui très rapidement a repoussé Céline en lui disant que ce n'était pas d'elle qu'il était question ce jour-là mais de son frère Kévin... « Comment, dit la mère indignée, comment peut-on être pédiatre et ne pas aimer les enfants !! ? » Le père hoche la tête. Il est d'accord avec sa femme et précise : « Il a eu de la chance que j'étais pas là ! Parce que moi je suis un violent ! » Il serre du poing et apporte quelques précisions sur son propre tempérament : lui, c'est comme ça ! Faut pas l'énerver. Lui, il tape !

Bon, cela dit, ils veulent bien consulter ailleurs. Je leur indique une autre adresse. J'ajoute, pensant à l'intérêt que Kévin pourrait tirer d'une consultation sereine (et peut-être à l'intérêt du pédiatre), qu'ils pourraient confier Céline ce jour-là à un proche. Hors de question ! Avec tout ce que l'on voit de nos jours ! Jusqu'aux baby-sitters américaines qui battent les enfants...

Mais le père voudrait revenir un peu sur les propos de la maîtresse au sujet de son fils : lui, il n'est pas d'accord avec le terme « angoissé ». Non non, lui, il ne pense pas que Kévin est angoissé, il pense qu'il ne sait pas ce qu'il a le droit de faire. Il s'explique. A la maison, Kévin fait beaucoup de bêtises, il est très turbulent. Lui, le père le rappelle à l'ordre. « Car c'est pas bon de tout laisser faire aux enfants. Il faut leur mettre des limites. Ce qui fait qu'à l'école, il sait pas ce qu'il a le droit de faire ». Non, décidément, le père ne pense pas que Kévin est angoissé. Il croit que l'enfant ne sait pas ce qu'il a le droit et pas le droit de faire. « En fait, dit-il, je crois qu'il a peur.

– Et à la maison ?

– Oh, à la maison, il est pas angoissé ! Il fait tout ! Mais, moi, je mets des limites !

– Et dans ce cas, est-ce que Kévin comprend pourquoi certaines choses sont interdites ?

– Ben non il comprend pas, parce que deux minutes après il recommence ! »

On s'interrompt un instant, le temps que le père empêche Céline d'arracher les affiches de la salle.

Kévin s'est approché de notre table avec son dessin. La mère dit que c'est bien et demande à ce qu'il écrive son prénom. Kévin échoue. La mère lui trace un modèle et sous chaque lettre du prénom elle fait un point, indiquant par là où Kévin doit écrire. L'exercice n'est pas nouveau pour l'enfant, ça se voit. Le père et la mère sont penchés sur la feuille. Les respirations sont suspendues. Kévin réussit. Les parents respirent à nouveau, ils sont ravis et arborent un grand sourire de plaisir et de fierté.

Le père dit : « Maintenant, écris – papa – ». Kévin avoue son incapacité. Les deux parents se regardent. La mère dit : « T'as vu, il a tout perdu ». Et le père d'ajouter : « Y a pas longtemps il savait ».

A nouveau la mère trace un modèle. Kévin réussit. Les parents disent : « Maintenant, t'oublies plus ! »

On va se quitter. Le père dit qu'il espère que cette fois ils verront un pédiatre qui aime les enfants ! On récupère la Céline en haut de l'espalier. La mère constate : « Céline a fait caca. Pourtant je l'ai changée juste avant de venir ! » Le père dit : « C'est une chiante, normal, c'est une fille !... non non, je rigole ! Moi je suis pas comme ça » Et il ajoute avec un sourire rayonnant (malgré une incisive manquante et une prémolaire cariée) : « Moi j'adore mes enfants ».

Dix minutes se sont écoulées depuis le départ de la famille quand une bagarre éclate dans la rue. Insultes, coups de poings. Des gens crient, s'interposent... Le père de Kévin est sur le trottoir d'en face, les mains dans les poches de son anorak arraché. Il regarde.